

JEAN-MICHEL COUSTEAU

et Jaclyn M. Mandoske



SAUVONS
NOS
Océans!

l'Archipel

DU MÊME AUTEUR

Atlas de l'océan mondial, avec Philippe Vallette, Autrement, 2007.

Mon père, le commandant, L'Archipel, 2004; Archipoche, 2010.

Océans, Delachaux & Niestlé, 2001.

L'Expédition Cousteau en Papouasie-Nouvelle-Guinée, Robert Laffont, 1989.

JEAN-MICHEL COUSTEAU
et JACLYN M. MANDOSKE

SAUVONS NOS OCÉANS!

Préface de Sylvia Earle

*Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Maryline Beury*

l'Archipel

Notre catalogue est consultable à l'adresse suivante :
www.editionsarchipel.com

Éditions de l'Archipel
34, rue des Bourdonnais
75001 Paris

ISBN 978-2-8098-2894-8

Copyright © L'Archipel, 2020.

Ce livre est dédié à toutes les personnes qui, par leurs actions innovantes, nous montrent le chemin du changement. Parmi ces personnes, les hommes et les femmes de la Calypso et de l'Alcyone, l'équipe d'Ocean Futures Society, ainsi que tous ceux qui ont façonné nos vies, nos expériences, et nous ont donné la possibilité de partager leurs récits avec vous. Enfin, ce livre est dédié aux jeunes d'aujourd'hui, qui seront les décideurs de demain. Nous croyons en vous et faisons tout ce qui est en notre pouvoir pour que vous profitiez de la vie sur terre telle que nous avons eu l'honneur de la connaître.

PRÉFACE

Lorsqu'ils reviennent de leurs aventures dans l'espace, les astronautes meurent d'envie de partager ce qu'ils ont vu : notre monde est bleu, sans frontières, tout ce qui se trouve sur la planète est lié, et, dans l'immensité de l'univers, la Terre, ce joyau, est un véritable petit miracle de vie. Dans cet ouvrage, Jean-Michel Cousteau – explorateur, océanographe et ambassadeur des mers à la renommée internationale – partage avec nous sa vision de la Terre, fondée sur des décennies d'exploration du milieu océanique. Comme ses homologues du ciel, il a à cœur de partager ce qu'il a pu constater : l'océan est vivant, il constitue la base de toute vie sur terre, il est en danger, et, par conséquent, nous aussi. Mais il ne s'arrête pas là, comme vous le verrez dans les pages qui suivent.

En douze chapitres, le regard unique que porte Jean-Michel Cousteau sur la plus remarquable période de découverte de la nature de l'océan et, simultanément, sur la pire époque de dévastation qu'ait connue celui-ci, nous adresse un puissant message d'espoir. Nous savons aujourd'hui plus que jamais à quel point l'océan est crucial pour tous, partout, constamment, et ce qui peut être fait pour enrayer le déclin qui menace désormais la vie telle que nous la connaissons. L'auteur fait ainsi écho au message souvent porté par son père, le commandant

Cousteau : « On protège ce que l'on aime », en y ajoutant sa propre devise : « Protéger les océans, c'est se protéger soi-même ».

Au début du xx^e siècle, qui vit naître le commandant Cousteau et la mère de Jean-Michel, Simone Melchior, l'océan semblait posséder une capacité infinie à accepter tous les déchets dont on voulait se débarrasser, et recéler une source intarissable de poissons et autres animaux pouvant servir de nourriture ou à la fabrication de divers produits. Lorsque Jean-Michel vint au monde, en 1938, les mentalités avaient peu évolué ; on pensait encore que l'océan était « trop gros pour faire faillite », comme on le dit dans d'autres domaines. Mais dès son adolescence, au milieu des années cinquante, le nombre de morues, de harengs et d'autres poissons sauvages avait déjà commencé à décroître, et il était évident que les baleines allaient disparaître si la chasse au grand cétacé continuait. Pourtant, la pêche industrielle se développa à grande échelle, on jeta à la mer sans compter débris ménagers ou industriels ainsi que des quantités considérables de matériel inutilisé et de munitions indésirables issues de la Seconde Guerre mondiale, et les essais nucléaires ultra-destructeurs du Pacifique Sud se poursuivirent jusqu'en 1958.

À cette époque, personne n'était allé sur la Lune ou dans les profondeurs des abysses, les théories de la tectonique des plaques et de la dérive des continents demandaient encore à être vérifiées, Internet n'existait pas, les messages circulaient par télégramme, la plupart des téléviseurs n'avaient pas la couleur, on n'avait pas encore découvert les filons hydrothermaux et le monde des archées, l'utilisation du plastique pour les emballages, les filets et lignes de pêche commençaient juste

à se répandre, et l'extraction des ressources naturelles de la mer paraissait toujours sans limite. On était loin d'avoir intégré le lien entre la combustion du charbon, du pétrole et du gaz, les niveaux croissants de dioxyde de carbone dans l'atmosphère et les perturbations conséquentes sur le climat et l'acidification des océans.

Dans les décennies qui suivirent, Jean-Michel Cousteau devint l'un des plus grands spécialistes et explorateurs des océans de tous les temps. Diplômé de l'École spéciale d'architecture de Paris, il a acquis son savoir sur les océans en participant régulièrement aux expéditions menées à bord du navire de recherche océanographique la *Calypso*, ainsi que lors d'autres expéditions personnelles, passant des années en mer et des milliers d'heures à inventorier la vie naturelle sous-marine.

L'homme fut également le témoin de changements sans précédent. Depuis les années cinquante, la population humaine a plus que doublé, tandis que les récifs coralliens, mangroves, herbiers marins et marais côtiers diminuaient de moitié. Les requins, espadons, saumons, thons, morues et bien d'autres espèces sauvages pêchées en masse ont décliné en quantité de quatre-vingt-dix pour cent. Les activités humaines réchauffent le climat et les tempêtes augmentent en nombre et en intensité. Pauvreté, pollution, famines, guerres, maladies, déclin de la biodiversité, corruption des élites continuent de gangrener les efforts vers la prospérité des humains au sein des systèmes naturels qui maintiennent la vie sur terre.

On aurait pu pardonner à Jean-Michel Cousteau d'écrire un livre très pessimiste. Pourtant, en s'appuyant sur une vie entière d'expériences allant des profondeurs

de la mer aux salles de classe ou de conseils d'administration, en passant par le contact avec des tribus indigènes, des maires de petites communes, de grandes villes ou les bureaux de dirigeants internationaux, il nous offre ici la preuve que l'humanité a réellement un choix à faire pour déterminer son avenir. Aujourd'hui, il y a davantage de tortues marines, de baleines et de certaines espèces d'oiseaux marins qu'il n'y en avait dans les années cinquante, grâce à des décisions prises en faveur de leur protection. La surface des zones maritimes protégées par le statut de « parc naturel marin » ne cesse d'augmenter, et les espèces et écosystèmes ainsi préservés y reprennent un vif essor. Le problème n'est donc pas de savoir ce qu'il faut faire pour remédier aux conséquences tragiques du réchauffement et du dérèglement climatique.

Ce qui manque et qui doit être sérieusement stimulé, c'est la volonté de faire le nécessaire, tant qu'il est encore temps. Voilà en quoi la contribution de Jean-Michel Cousteau nous est précieuse ; avec lui, nous sommes passés de la complaisance et l'ignorance à des actions positives, concrètes, avec des dizaines de films, des centaines de publications, des milliers de rencontres, de conférences, et, aujourd'hui, cet ouvrage sensible relatant toute une vie d'expériences, sous l'eau comme en surface.

Le commandant Cousteau a souvent déploré de ne pouvoir montrer à ses fils la mer Méditerranée telle qu'il l'avait vue enfant ; plus récemment, Jean-Michel a lui aussi exprimé son regret que ses propres enfants ne puissent connaître la mer comme lui l'avait vue étant jeune. Forts de connaissances qui n'existaient pas – et ne pouvaient pas exister – avant, il nous reste des raisons

PRÉFACE

d'espérer que, lorsque les enfants d'aujourd'hui seront parents à leur tour, ils pourront prendre soin de l'océan comme si leur vie en dépendait. Parce que maintenant, nous savons que c'est vrai.

Sylvia Earle

AVANT-PROPOS

PRÉSERVER LA BIODIVERSITÉ EN TEMPS DE CRISE

En ces temps incertains où nous doutons tous de l'avenir, il est naturel de se sentir parfois démuné. Fin 2019, nous avons vu le monde entier mis à l'arrêt par un coronavirus transmis à l'homme par l'animal. On pourrait encore débattre pour savoir quel animal parqué dans un marché bondé était le premier porteur de ce virus très contagieux ; ce qui est incontestable, en revanche, c'est que le fait est advenu en raison de la perte de notre lien avec la nature. Le déclin constant de la biodiversité ne fera qu'aggraver l'escalade de transmission de virus zoonotiques. Or, la diversité culturelle et biologique est synonyme de stabilité. Si nous continuons d'appauvrir et d'affaiblir l'ensemble du monde vivant, nous risquons donc fort de voir d'autres maladies transmises par les animaux nous entraîner vers de nouveaux épisodes de paralysie de notre société tout entière.

Les leçons à tirer de cette pandémie mondiale constituent peut-être l'ultime électrochoc qu'il nous fallait pour tenter de sauver la planète. Nous avons cruellement besoin d'écosystèmes sains pour continuer de bénéficier des services gratuits offerts par la nature. Ce sont ces services qui nous fournissent un air pur, de l'eau potable et des mers vivantes. Ce sont les éléments

nécessaires à notre survie en tant qu'espèce. Alors n'attendons pas qu'une autre pandémie frappe pour préserver la nature. Tout commence par l'amélioration de notre lien avec elle.

Simultanément à la poursuite des recherches portant sur les liens entre ces maladies infectieuses et l'exploitation par l'homme des dernières zones de nature sauvage restant sur notre planète, nous devons mettre un terme à la destruction de ces zones. Il nous faut aussi cesser d'entasser des animaux, morts ou vivants, dont la vente est légale ou illégale, dans les conditions indignes que l'on trouve sur certains marchés et dans les élevages industriels du monde entier. C'est à cause de telles pratiques que la transmission des virus de l'animal à l'homme se produit avec une telle facilité. Si nous ne coupons pas court à cette manière inhumaine de traiter les animaux, les transmissions de virus zoonotiques vont se multiplier. L'avenir est entre nos mains. Notre propre survie dépend directement de la richesse en espèces et écosystèmes du monde qui nous entoure. Quand la nature est malade, nous sommes malades aussi.

Au cours des quatre-vingt-deux années que j'ai passées sur notre Terre mère, j'ai été le témoin de l'égoïsme des hommes, dont l'avidité les pousse sans cesse à détruire les écosystèmes qui soutiennent toute forme de vie. Pourtant, j'ai encore de l'espoir, grâce à toutes les belles expériences de conservation auxquelles j'ai pu assister lors de mes voyages dans le monde. J'ai constaté de mes propres yeux les bénéfiques directs et immédiats des efforts effectués pour préserver la biodiversité essentielle. Rien que sur ces cinq dernières années, les aires marines protégées sont passées de moins de 1 % à plus de 7 % de la surface des océans aujourd'hui. Et en quarante ans, beaucoup de baleines à fanons, comme

la baleine bleue et la baleine à bosse, ne sont plus en danger d'extinction. Une étude récente nous apprend que ces grands cétacés pourraient même représenter l'une de nos meilleures défenses contre le dérèglement climatique : nous savons désormais que chacune de ces baleines peut séquestrer plus de 33 tonnes de gaz carbonique en soixante années de vie dans l'océan. Sauver les baleines, c'est donc nous sauver également des impacts d'un réchauffement en constante progression. Au cœur de l'Amazonie, on trouve par ailleurs de nouvelles réserves naturelles, comme la Réserve de développement durable Mamirauá, où les habitants peuvent continuer d'exploiter les ressources de manière durable ; mais ces peuples sont surtout les gardiens et protecteurs de leur territoire, et ils se forment aujourd'hui à de nouvelles activités d'écotourisme leur permettant de gagner leur vie grâce à leurs efforts pour préserver la forêt tropicale.

J'en appelle donc à notre capacité à nous rassembler et à regarder en face cette triste vérité : le taux de transmission des virus issus de l'animal ne cessera de croître si nous continuons d'ignorer le lien direct entre virus émergents, déclin des espèces et accroissement du réchauffement climatique.

Les défis qui nous attendent sont intimidants et bien réels ; mais nous pouvons surmonter ces obstacles en coopérant, en faisant entendre notre voix, en clamant tous haut et fort à l'ensemble du monde et à ses dirigeants que notre qualité de vie dépend de la force et de la santé de la nature qui nous entoure. Cette planète est notre seule maison, nous devons faire tout ce qui est en notre pouvoir pour la protéger. Lorsque nous protégeons l'océan, nous nous protégeons nous-mêmes.

VOIR D'UN ŒIL NEUF

« Dès l'instant magique où mes yeux se sont ouverts sous la mer, il ne m'a plus été possible de voir, de penser ou de vivre comme avant. »

Jacques-Yves Cousteau

Le regard tourné vers la Méditerranée, je déambule tranquillement sur le port de Sanary-sur-Mer, petite ville pittoresque de la Côte d'Azur. Des échoppes colorées constellent le front de mer de ce charmant village de pêcheurs où les « pointus », ces petits bateaux traditionnellement peints de couleurs vives, tanguent doucement au gré des vagues. Je reviens ici plusieurs fois par an, pour retrouver les lieux et me détendre un peu sur leurs rives. C'est là que j'ai passé mon enfance et ma jeunesse, là que l'enchantement de la mer m'a saisi pour la première fois. Alors que je poursuis ma promenade, une brise salée se lève et les souvenirs me submergent par vagues. Propulsé dans le passé, je me revois nager dans ces eaux chaudes en compagnie de mes amis d'enfance. Nous étions naïfs et privilégiés en jouant avec une telle insouciance parmi les richesses de l'océan. Nous n'en connaissions alors que ce que nous pouvions voir avec nos yeux, ce qui, pour nous, représentait une abondance infinie. Nous n'étions ni

conscients ni soucieux de l'accroissement des problèmes et des changements en cours dans le monde. Il y avait beaucoup de choses que nous ignorions, à cette époque.

Le port est paisible aujourd'hui, fait assez inhabituel pour cet endroit qui grouille habituellement de gens entrant et sortant du port de plaisance tels le flux et le reflux de la marée.

Dans le calme de cette journée nuageuse, on n'entend guère que le doux bruit rythmé du craquement des pointus amarrés en rangs serrés le long de la promenade en pierre du port. Ils forment un tableau exquis, qui nous rappelle le riche passé culturel de la ville. Ils sont aussi un trésor, un symbole de l'héritage de Sanary et de sa longue histoire avec la mer. Au milieu du port, la tour de Sanary se dresse comme au temps de sa construction initiale, à l'époque romaine. Originellement conçue pour la défense, sa vocation et sa perception ont changé à mesure que la ville s'agrandissait et prospérait. Aux tout premiers temps, ses habitants étaient de simples pêcheurs et chasseurs-cueilleurs. Avec l'expansion de l'agriculture puis le développement progressif de la mondialisation, le commerce et ses multiples corollaires ont pris leur envol. Lorsque le monde est devenu encore plus connecté, de nouveaux secteurs comme celui du tourisme ont vu le jour.

La population et la ville ont évolué au fil du temps. L'histoire est la même partout. Pour survivre et prospérer, les humains savent depuis longtemps s'adapter aux changements du monde.

J'ai grandi dans une période privilégiée, au sein d'une famille extraordinaire. La maison de mon enfance était une construction modeste à proximité de l'arête des falaises de Sanary surplombant la mer. De cette enfance passée sur la côte, je garde de tendres souvenirs de mes

parents nous emmenant, mon jeune frère et moi, jouer dans la nature – jeux qui se transformaient souvent en explorations dans l’immensité de la mer, au bout du jardin. Aussi loin que remontent mes souvenirs, nager en mer a toujours été une seconde nature. C’est là que tout a commencé pour moi. La mer faisant partie intégrante de ma vie, j’ai grandi avec une curiosité et un amour passionnels pour les océans, sentiments qui étaient déjà ancrés en moi à l’époque, sans que je le sache, et qui ne cesseraient de croître. J’ignorais également qu’alors, au temps de ma jeunesse insouciante, mes parents commençaient à se lancer dans une aventure inattendue qui allait dévorer notre existence et bouleverser notre avenir.

C’était une autre époque, plus simple sous certains aspects, plus compliquée sous d’autres. Je suis né à Toulon, alors que l’Europe et le reste du monde s’apprêtaient à basculer dans le chaos de la Seconde Guerre mondiale. Comme la plupart des Français, notre famille a souffert du conflit. Mon père était alors officier dans la marine nationale, en service à l’étranger au plus dur des hostilités et durant les premières années de ma vie. Pendant ce temps, ma mère, mon frère cadet et moi vivions avec ma grand-mère et nos deux cousins tandis que mon père et mon oncle étaient confrontés à la politique et aux dures réalités d’une guerre bien présente. Nous avons déménagé à de nombreuses reprises pour éviter le conflit durant ces années, jusqu’à ce que notre famille s’installe à Sanary. À l’instar de beaucoup de foyers pendant la guerre, nous avons du mal à joindre les deux bouts. Tout petit, je me rappelle que, pour pouvoir manger les haricots qui nous étaient livrés par sacs chaque semaine à la maison, je passais des heures à en retirer des insectes. La nourriture était rare en ces

temps-là, nous devions nous contenter de ce qu'il y avait. C'était au début des années quarante; les années passèrent, et j'étais déjà un peu plus grand quand la Seconde Guerre mondiale toucha à sa fin.

Le conflit demeurait pourtant bien présent dans nos vies. Je me souviens clairement qu'un après-midi, alors que je jouais dans le jardin avec mon frère et mes cousins, des soldats italiens sont venus chez nous. Nous n'étions que des gamins ne présentant aucune menace pour ces hommes armés. Mais les soldats ont avancé vers nous en brandissant leurs fusils d'assaut, et ils ont ri en les pointant vers nous. Cela m'a terrifié. Aujourd'hui encore, je frémis à la simple pensée des armes et de la violence. L'expérience précoce que j'en ai faite est restée gravée dans ma mémoire. Déjà, mon jeune esprit, comme celui de tout autre enfant, observait et remettait en question le monde qui m'entourait. Je me demandais pourquoi la violence était la réponse à de nombreux problèmes, alors qu'il y avait tant de beauté et de joie dans le monde de la nature que nous partagions tous.

Mon frère Philippe et moi ayant grandi avec un accès très restreint à l'électricité, nous avons passé notre enfance avec la seule nature pour nous distraire. Pour les jeunes d'aujourd'hui, il doit être assez difficile d'imaginer un monde sans ordinateurs, téléphones portables et possibilités de communiquer instantanément, comme nous le connaissons actuellement. Pourtant, nous n'avions rien de tout cela à l'époque. Mon frère et moi n'aimions pas beaucoup l'école, ce qui ne tracassait guère nos parents. Ils pensaient tous deux que la nature, et l'expérience que celle-ci nous offrait, constituait la meilleure éducation possible.

La nature était donc notre cour de récréation. Avec le recul, il m'apparaît que nos parents étaient aussi

de bouillonnants camarades de jeu, nourrissant notre amour pour les milieux naturels et stimulant sans cesse notre curiosité croissante. Nous avions le droit d'être espiègles et étions témoins d'une même fantaisie chez nos parents. Je me rappelle un jour merveilleux où ils nous avaient envoyés, Philippe et moi, voir un cirque qui passait en ville. Une adulte nous avait accompagnés au spectacle tandis que mes parents restaient à la maison. Quelle ne fut pas notre surprise, en rentrant, de trouver la maison inondée ! Il y avait de l'eau partout, dévalant même les marches entre la cuisine et le salon. Ma première réaction fut la panique, et je m'apprêtais à crier pour appeler mes parents quand je vis quelqu'un pagayant vers nous sur un petit bateau depuis l'autre bout de la maison. À mon grand étonnement – et à mon ravissement –, c'était mon père qui me souriait, et je compris soudain que mes parents faisaient simplement la fête. Ils avaient volontairement laissé l'eau couler pour se créer un petit lac d'intérieur ! Chez nous, il y avait toujours une excuse pour quelque aventure.

La plus grande aventure qui changerait ma vie à tout jamais commença avec mon père, Jacques-Yves Cousteau – explorateur curieux et passionné, inventeur et visionnaire. C'était un rêveur en quête perpétuelle d'un moyen de réaliser ses visions. Jeune homme, lorsqu'il rêvait d'exploration et de découvrir le monde, il avait rejoint la marine nationale. S'il a plus tard connu une renommée internationale par ses explorations du monde sous-marin, il avait d'abord rêvé, ce que peu de gens savent, d'explorer le monde au-dessus des nuages. En arrivant dans la Marine, son objectif était de devenir pilote de l'aéronautique navale et de parcourir le ciel. Mais quelques années plus tard, il manqua mourir dans un accident de voiture et le cours de sa vie en fut

modifié. Les bras cassés, il refusa l'amputation de l'un des deux, en dépit d'un risque possible de gangrène. Sa volonté de fer finit heureusement par l'emporter, et il retrouva l'usage de ses membres.

Pour renforcer son corps durement touché par l'accident et se refaire une santé, mon père s'est tourné vers la mer. Sa vieille amitié avec Philippe Tailliez, un camarade officier de la marine nationale, et Frédéric Dumas – ou « Didi », comme on l'appelait – lui a ouvert les yeux sur le monde de l'océan. Lorsqu'ils se sont rencontrés, Didi était déjà un plongeur et un chasseur sous-marin confirmé ; plus tard, mon père écrivait de celui-ci qu'il était sans aucun doute le meilleur apnéiste de leur époque. Quand Tailliez lui offrit une paire de lunettes de plongée, objet alors peu courant, tout changea brusquement. Depuis ses jeunes années, mon père avait une passion avérée pour l'association technique de la caméra et des charmes de la narration. Et voilà que, soudain, le monde sous-marin devenait visible. Son esprit aventureux comprit d'emblée que sa vocation était là : une caméra et la mer. Il la suivrait toute sa vie.

Une caméra étanche dans leur escarcelle – l'une des nombreuses inventions qu'il fabriqua lui-même –, mon père et ses amis commencèrent à filmer sous l'eau. Ces films étaient destinés à montrer leur habileté à la chasse sous-marine. Tailliez surnomma leur groupe « les Mousquemers », clin d'œil aux trois mousquetaires, en remplaçant la sonorité « terre » par « mer ». Si mon père avait un physique moins athlétique que ses camarades, et moins d'intérêt pour la chasse, il était cependant ravi d'observer ses amis, et c'est tout naturellement qu'il en vint à tenir la caméra et illuminer le monde fabuleux qu'il commençait juste à explorer. Ainsi débuta toute une vie de découvertes et de films subaquatiques.

l'Archipel

Vous avez aimé ce livre ?
Il y en a forcément un autre
qui vous plaira !

Découvrez notre catalogue sur
www.editionsarchipel.com

Rejoignez la communauté des lecteurs
et partagez vos impressions sur



www.facebook.com/larchipel

Achévé de numériser en juillet 2020
par Soft Office